

COMMENT ENTENDRE LA GRAVURE...

Aimablement sollicité par un confrère de livrer quelques réflexions sur l'art de la gravure, un compositeur comme moi, c'est-à-dire quelqu'un de particulièrement incompetent dans cet art d'une très haute technicité, s'est dit qu'il allait tenter prudemment d'aborder sa tâche à partir de ce qu'il connaît le mieux : la musique. Mais aussitôt lui est apparue la réelle imprudence de cette apparente précaution : tout semble éloigner ces deux domaines l'un de l'autre. Il ne suffit pas d'avouer une profonde admiration pour l'art des Dürer, Callot, Rembrandt, Piranèse ou Goya pour se croire autorisé à émettre le moindre avis pertinent. Improvisée ou écrite, la musique s'évanouit dans la durée, tandis que la gravure pérennise une vision patiemment burinée dans le métal ou la pierre.

Dans un second temps, ma rêverie m'a encouragé cependant à surmonter cette première hésitation, justement en procédant un peu comme un graveur, c'est-à-dire en prenant du recul. Avant de conquérir sa pleine autonomie, la gravure a joué à peu près le même rôle que la transcription au piano pendant tout le XIX^{ème} siècle. Répandre à moindre coût les images des peintures célèbres, attiser ainsi les désirs des collectionneurs, cela fait irrésistiblement penser à ces réductions de symphonies romantiques qui préparaient l'amateur éclairé à l'événement exceptionnel d'un concert d'orchestre, ou qui en ranimaient le souvenir sous ses doigts plus ou moins habiles.

Le parallèle peut être poursuivi jusqu'à son terme, puisque l'enregistrement photographique n'a précédé l'enregistrement sonore que d'un demi-siècle, et que les deux techniques ont eu un impact décisif sur les pratiques respectives du musicien et du collectionneur. Les jeunes gens ont peu à peu délaissé le piano pour les gramophones, platines, baladeurs etc. Les amateurs d'art achètent de superbes reproductions sur livres, affiches ou DVD. Rapidement déchargée par la photographie de ses tâches éditoriales, la gravure s'est sentie enfin libre de s'affirmer comme un art à part entière. Un art qui d'ailleurs n'avait pas seulement tenu vis-à-vis de la peinture un rôle ancillaire : dans bien des cas, ses capacités à jouer de l'ombre et des lumières semblent avoir inspiré en retour certains peintres pour qui la couleur n'était pas la seule recherche. Quand on pense aux Caprices de Goya, on voit le rouge du sang, et inversement quand on se souvient de « Monsu Desiderio », on ne voit plus que des éclairs et des nuits.

La transcription a joué auprès des compositeurs un rôle assez comparable. Bach recopiait et adaptait Vivaldi, à une époque où les partitions éditées étaient rares, faute d'un marché suffisant. Aujourd'hui on rejoue le *Sacre du Printemps* réduit pour deux pianos : le talent des interprètes et la mémoire des auditeurs recréent alors des sensations proches de l'original. Ravel aimait ce dilettantisme qui parvient à créer des effets de couleur orchestrale sur l'instrument monochrome qu'est par nature le piano.

Ces suggestions raffinées ne font finalement qu'illustrer le pouvoir poétique du « transport » d'un ensemble de moyens à un autre. La métaphore est en effet plus qu'un ressort poétique essentiel : elle est l'outil royal de l'imagination artistique dans de nombreux domaines. La gravure a révélé depuis longtemps la puissance de la traduction en noir et blanc des peintures. Au-delà de sa fidélité au dessin du modèle à reproduire, elle a contribué à enseigner que l'essentiel est parfois dans l'économie des moyens plus que dans leur

déploiement. La célèbre série des onze états du taureau que Picasso a gravée en 1946 confirme à l'extrême ce pouvoir de la réduction à l'essentiel. En musique aussi, l'économie d'une réduction d'orchestre produit souvent des effets, et des trouvailles, aussi séduisants que la démarche inverse, c'est-à-dire la riche orchestration dont on essaie d'habiller une toute petite idée. Lorsque notre regretté confrère Jean-Marie Granier qualifiait son art de mineur, ce n'était bien entendu qu'une élégante boutade.

¹ *La lettre de l'Académie des Beaux-Arts* n°52, printemps 2008